

Philippe Cavalier

# LES OGRES DU GANGE

*Le siècle des chimères \**

Éditions Anne Carrière

**Du même auteur dans la collection  
«La bibliothèque Philippe Cavalier»**

*LE SIÈCLE DES CHIMÈRES :*

*Les Loups de Berlin*, tome II, 2005 ; réédition à paraître en mai 2023

*Les Anges de Palerme*, tome III, 2006 ; réédition à paraître en octobre 2023

*La Dame de Toscane*, tome IV, 2008 ; réédition à paraître en octobre 2023

*Les Neuf Noms du Soleil. Athènes*, 2019 ; réédition à paraître en novembre 2023

*Les Neuf Noms du Soleil. Persépolis*, 2019 ; réédition à paraître en février 2024

**Du même auteur  
chez le même éditeur**

*Le Marquis d'Orgèves*, tome I : *Le Trésor des Fils de France*, 2008

*Le Marquis d'Orgèves*, tome II : *La Couronne de cendres*, 2009

*Une promenade magique dans Paris*, illustrations de Marie Jaffredo-Heilporn, 2010

*Le Marquis d'Orgèves*, tome III : *Le Jardin des épées*, 2011

*Hobboes*, 2015

*Le Parlement des instincts*, 2023

Cet ouvrage est la réédition de : *Les Ogres du Gange*,  
volume I du *Siècle des chimères*,  
publié en 2005 aux éditions Anne Carrière

ISBN : 978-2-3808-2294-6

© Éditions Anne Carrière, Paris, 2005

[www.anne.carriere.fr](http://www.anne.carriere.fr)

À ces mots prononcés par Shiva,  
le roi, s'étant pieusement préparé,  
s'inclina et invoqua le Gange.

Alors la rivière aux eaux pures et  
merveilleuses, invoquée par le roi,  
vit que Shiva se tenait là  
et coula soudain du ciel.

Curieux de la voir tomber, les dieux,  
les Grands Anciens, les génies,  
les serpents et les ogres accoururent.

*Mahâbhârata,*  
«Le Guide du Pèlerin»,  
Livres I, III, IX



PREMIER LIVRE  
DE DAVID TEWP



## Bienvenue aux Indes

Quel jour était-ce exactement ? Je crois que le tampon sur mon livret militaire indique quelque chose comme le 13 ou le 14 septembre 1936. C'est autour de cette date que je suis arrivé aux Indes. Évidemment, j'ai tout de suite été émerveillé. Je n'avais quitté Brighton que pour venir faire mon droit à Londres, l'année de mes dix-neuf ans. Avant cela, je crois bien n'avoir jamais passé une seule nuit en dehors de la maison de mes parents. J'avais toujours mené une vie tranquille, sans plus d'attentes que d'impatiences... la vie ordinaire d'un jeune Anglais de la classe moyenne. Sans vrais problèmes. Sans vraies ambitions non plus... Ce qui m'est arrivé est le simple fait du hasard. Le destin a voulu tout cela. Moi, non.

J'avais connu un professeur à Londres ; un avocat qui avait préféré quitter son cabinet privé pour aller enseigner à l'université. Il aidait les étudiants de province sans relations à forcer les milieux clos de la politique ou des affaires. Il leur ouvrait des portes. Provoquait des rencontres. Créait des opportunités. Il appelait cela « faire entrer le vent dans la maison » et pensait que l'Angleterre périssait de ne pas suffisamment renouveler ses élites. Mettre le pied à l'étrier à quelques provinciaux sans le sou était, je crois, sa façon à lui d'être patriote. Même après toutes ces années, je ne sais si sa conduite était le fruit d'un altruisme véritable ou si d'autres espérances l'animaient. Quoi qu'il en soit, c'est grâce à lui que

je suis entré au MI 6, le service de renseignements britannique outre-mer.

Il peut sembler étrange que mon parcours m'ait conduit à collaborer avec l'armée et à intégrer sa structure la plus opaque, que l'on nomme couramment «la Firme». Mais nous vivions la montée de l'orage, et bien rares étaient ceux qui ne percevaient pas l'imminence de la catastrophe. En Europe, Hitler et Mussolini nous inquiétaient tout autant que l'influence grandissante des Russes. L'Empire vivait sur la rente de sa gloire passée. L'imposture ne serait plus tenable très longtemps. Car il me coûte de l'admettre, mais la puissance réelle de notre nation n'a jamais reposé que sur la faiblesse de celle des autres. Le miracle anglais, ce n'est ni Shakespeare ni Adam Smith ou Disraeli. Depuis Élisabeth, l'étoffe du miracle anglais est faite de l'aveuglement et de l'éparpillement des continentaux.

Ce qui constituait notre véritable préoccupation, en ce milieu des années 1930, c'était la situation dans nos colonies. Parmi celles-ci, l'Inde nous posait tout particulièrement problème. À cette époque, Gandhi avait depuis longtemps déjà commencé à faire parler de lui et si le Congrès, son mouvement, gagnait chaque jour en popularité, ce n'était pas de lui que nous redoutions des coups mortels. Nombre d'officiers britanniques considéraient Gandhi comme un opportuniste, un charlatan ambitieux qui se vêtait d'une loque pour susciter l'apitoiement et forcer le respect. Certains même soutenaient qu'il n'était qu'un pantin manipulé par notre propre gouvernement. À tort ou à raison, cependant, ce n'était pas lui, ses jeûnes et ses jérémiades que nous craignions alors, mais des gens autrement plus actifs et sur lesquels nous n'avions pas barre.

Ces gens étaient nos ennemis farouches. Ils détestaient notre présence, nos lois, nos valeurs, notre religion... Et, par-dessus tout, ils détestaient nos mythes. Le progrès ne les intéressait pas. Ils dédaignaient la richesse matérielle, n'aspiraient pas à nos honneurs, nos titres, nos diplômes. Ils ne sentaient pas les bienfaits de notre égalitarisme, de notre humanisme... Ces gens étaient les véritables nationalistes hindous. Ils étaient nos ennemis. Non qu'ils voulussent

## *Bienvenue aux Indes*

notre mort, d'ailleurs. Je ne crois pas qu'ils étaient fanatiques. Non. Ils voulaient simplement notre départ. Ils voulaient redonner à l'Inde son vrai visage, la baigner de nouveau dans ses eaux ancestrales et la sortir de ce que nous autres, Occidentaux, appelons modernité et qu'ils nommaient, eux, Maya, illusion. À la différence de Gandhi, ces gens étaient prêts à employer la violence, à la fois pour chasser les Britanniques et pour lutter contre les séparatistes musulmans qui ne rêvaient que de partition. Ils ne craignaient pas le combat face à face. Méthodiquement, stratégiquement, ils s'y préparaient.

Quelques années avant guerre, nous étions déjà conscients de tout cela. Mais les hostilités n'avaient pas encore été déclarées. La plaie commençait à suppurer sans être ouverte. Londres espérait cautériser en arrêtant les meneurs au premier faux pas. C'était là une des raisons de ma venue aux Indes. Officiellement, je devais m'assurer que les agissements du MI 6 étaient conformes à la juridiction britannique. Toujours moralistes et procéduriers, les ministres Tories mettaient un point d'honneur à faire respecter le droit à la lettre dans tout l'Empire. À l'heure des périls, et puisque nous voulions faire passer nos ennemis d'Europe pour le Diable, il était vital d'apparaître nous-mêmes comme le parfait exemple d'une société juste, pleinement respectueuse des divergences qui se faisaient jour en son sein.

Les coloniaux, eux, savaient déjà que l'édifice impérial se lézardait irrémédiablement. La base de notre pouvoir aux Indes, l'armée, était déjà largement infiltrée par les réseaux nationalistes. La plupart des sous-officiers indigènes avaient pris conscience que l'Angleterre ne pourrait pas une nouvelle fois soutenir une guerre en Europe et maintenir la paix dans ses colonies. Le pays tout entier frémissait, vibrait d'une attente. Je l'ai senti tout de suite lorsque je suis arrivé à Calcutta. Une tension d'avant l'orage, une condensation d'ozone et d'électricité qui grésillait tout autour de nous et qu'une simple étincelle suffirait à faire éclater... Le colonel Hardens, mon supérieur direct, en était lui aussi très conscient.

— Évidemment, on ne vous l'avouera jamais officiellement, Tewp, mais nous savons tous que d'ici dix à quinze ans nous allons

devoir quitter ce pays. Nous n'y sommes plus les bienvenus. Les Hindous veulent redevenir maîtres de la situation, et il ne faut pas leur en vouloir. Après tout, ils sont chez eux, n'est-ce pas ? Mais voyez-vous, notre problème ici, au MI6, n'est pas d'empêcher l'inévitable. Ni même de le retarder. Notre vrai problème est que les choses se passent en douceur. Et surtout que notre retrait ne se fasse pas au profit d'autrui... je veux dire, au profit d'une puissance étrangère. Vous savez à qui je pense ?

— La Russie, évidemment ! avais-je alors naïvement répliqué. Notre politique a toujours été de l'éloigner des mers chaudes.

— La Russie... Oui, bien sûr. Mais d'autres puissances pourraient devenir redoutables si elles s'alliaient à l'Inde. Je pense au Japon... Je pense à l'Allemagne, surtout ! C'est elle qui possède les meilleurs atouts ici, si nous vidons la place !

Je revois le visage d'Hardens s'empourprer soudainement comme il évoquait l'Allemagne. C'était notre première rencontre officieuse. J'avais déjà assisté à quelques réunions dans son bureau mais nous n'avions échangé alors que des propos formels, sans autre teneur que de banales questions de service. Là, une dizaine de jours après mon arrivée, à cette heure très tardive, pour la première fois seuls lui et moi au cercle des officiers, j'avais le sentiment qu'il voulait abattre d'un coup toutes ses cartes.

— Voyez-vous, Tewp, l'Allemagne, je l'ai combattue dans les tranchées il y a vingt ans. C'était terrible. Ses soldats étaient fiers, courageux, aucunement économes de leurs forces. Nous nous sommes étripés. C'était terrible et stupide. Mais enfin ce fut ainsi... Et puis nous avons gagné. Dire que nous avons joué à être les vainqueurs serait d'ailleurs plus proche de la vérité. Car en ne nous donnant pas la peine d'aller jusqu'à Berlin, nous n'avons pas fait notre travail correctement. Nous avons laissé leur pays sombrer dans la guerre civile alors que nous aurions dû avoir la force d'y construire un régime solide, compatible avec le nôtre. Mais non ! Au lieu de ça, nous avons humilié ces gens à Versailles. Avec leur nouveau chancelier, ils veulent prendre leur revanche, voyez-vous. C'est humain.

## Bienvenue aux Indes

Et quand un peuple n'a plus rien à perdre, c'est qu'il n'a aussi plus rien à craindre. Il devient alors un ennemi mortel pour des gens aussi gras, aussi platement sociaux-démocrates que nous et les Français le sommes devenus... Si une guerre éclate avec l'Allemagne, je ne donne pas cher de notre peau !

— Mais, mon colonel, cela ne peut pas arriver ! Et quand bien même cela se produirait, il y aurait cette fois les Américains avec nous dès le départ, avais-je ânonné sans vraiment réfléchir, un peu comme un écolier qui récite une leçon apprise par cœur. Les Allemands savent bien que les États-Unis entreront en guerre à nos côtés dans la minute qui suivra le premier coup de fusil en Europe. Cette fois-ci, ils n'oseront pas !

— Si vous pensez réellement ce que vous dites, Tewp, vous êtes au mieux un naïf, au pire un imbécile, grogna Hardens. Les États-Unis sont entrés en guerre en 17 aux côtés des Alliés essentiellement pour protéger les investissements qu'ils avaient faits en accordant des crédits de guerre à nous autres, Britanniques, et aux Français. Je me souviens très bien de cette année-là. Le front russe s'est effondré, ramenant des combattants ennemis par divisions entières sur le front ouest. Dans l'Atlantique, les U-Boats menaient la danse et coulaient tous les cargos qui transfusaient l'or européen vers les banques américaines. Dans les tranchées des poilus, c'était la pagaille des mutineries... En 17, mon garçon, les Allemands étaient bien près de tous nous renverser le cul dans la sciure ! Alors, vous pensez bien qu'avec un drapeau à croix de Malte flottant sur la tour Eiffel et peut-être même sur Buckingham Palace, impossible pour Washington de se faire jamais rembourser les prêts faramineux accordés à Londres et Paris. Imaginez un peu la tête des actionnaires yankees quand ils ont senti que les *Krauts* allaient les priver de leurs dividendes ! Le torpillage du *Lusitania* et ces histoires d'Allemands fomentant un coup d'État au Mexique leur ont donné de bons prétextes, mais le fin mot de l'affaire était ailleurs. Autour de la corbeille de leur Wall Street !

— Peut-être, mon colonel, mais j'ai encore du mal à saisir ce que l'Allemagne et l'Inde ont en commun actuellement... Une immensité

les sépare, leurs cultures sont radicalement différentes... Et puis le Reich n'est pas une véritable puissance maritime. Il ne contrôle pas les détroits. Il n'aurait pas comme nous la possibilité de garder des voies commerciales entre le sous-continent et l'Europe ! Qu'avons-nous à craindre de ces gens, ici ?

— Vous regardez les cartes géographiques avec des yeux trop anglais, Tewp ! Cessez de considérer que les mers constituent des routes privilégiées. Rappelez-vous la Route de la soie. Avec une bonne organisation de son réseau fluvial, des canaux percés ici et là, des voies de chemin de fer placées aux bons endroits, il devient assez facile d'articuler solidement l'Europe continentale à la Mésopotamie et même à la vallée de l'Indus. Avec quelques régimes forts garantissant la stabilité tout au long du parcours, les voies terrestres sont bien plus pratiques que les voies maritimes. C'est notre cauchemar d'iliens. Que serions-nous si le continent se fédérait organiquement autour d'une grande ligne de communication le reliant aux ressources énergétiques du Moyen-Orient et aux richesses de l'Inde ? Le monde n'aurait plus besoin de nous. Nous deviendrions à l'Europe ce que l'Islande est à la Scandinavie : une périphérie inutile. Rien de plus !

— Mais les liens objectifs entre Berlin et Delhi ? insistai-je.

— Ces liens ne sont que trop réels, malheureusement. Vous êtes parmi nous depuis une bonne semaine, je crois. Le nom de Subhas Chandra Bose vous est-il déjà familier ?

— Bose ? Je crois qu'un officier traitant a rédigé une fiche sur lui. C'est un indépendantiste. Il appartient au Congrès national indien de Gandhi mais n'est qu'un marginal, un théoricien isolé. Pas un meneur.

— Non ! Vous vous trompez ! L'importance de Bose vous échappe. Son influence ne cesse de grandir. C'est un fils spirituel de Tilak. C'est dire que, à la différence de Gandhi, Nehru ou Patel, ce n'est pas un adepte de la non-violence, bien au contraire.

— Tilak ? demandai-je sans oser refuser le méchant petit cigare qu'Hardens me tendait.

## *Bienvenue aux Indes*

— Un érudit. Spécialiste des Védas, mort dans les années 20. Son prestige est encore très grand parmi les intellectuels nationalistes. Bose s'inspire de sa doctrine politique et de son goût pour l'action violente. C'est lui que nous devons maintenant surveiller de près. Lui, ses lieutenants et les étrangers qui gravitent dans son entourage. Je ne parle pas de ces faux diplomates du consulat général d'Allemagne à Calcutta, qui ne sont rien d'autre que des informateurs ordinaires. Non. Ceux qui nous intéressent vraiment, ce sont les inclassables, les francs-tireurs... Malgré votre origine civile, vous avez plein rang d'officier dans ce service et je manque de personnel actif. Je vous affecte donc sur le terrain. Vous allez surveiller les contacts étrangers de Bose. Qui sont-ils ? Pour qui travaillent-ils ? C'est ce que je veux savoir. Le capitaine Gillespie vous donnera les détails dès demain matin. Il est prévenu. C'est avec lui que vous allez vous faire les dents. Il est intelligent. Ce sera pour vous un très bon début...

Je demeurai un instant sans rien pouvoir dire. Jamais je n'avais envisagé la perspective de monter en première ligne. Abasourdi et résigné, j'écrasai mon cigare sans un mot et pris réglementairement congé de mon supérieur, l'estomac noué. Comme j'avais déjà tourné les talons, la grosse voix d'Hardens résonna dans mon dos.

— Tewp, une dernière chose !

— Mon colonel ?

— Je ne crois pas avoir encore eu l'occasion de vous le dire et je m'en veux !... Bienvenue aux Indes, lieutenant !